

CHRISTINE MACEL
RÉENCHANTE
LA BIENNALE
DE VENISE

SUITE DE LA PAGE 06 des années 1970, comme Antoni Miralda et Dorothée Selz et leur repas chromatique, Anna Halprin et sa danse planétaire, ou Nicolás Uriburu et ses mises en garde écologiques que l'homme doit prendre conscience de ses erreurs ou, mieux, les réparer. Le Japonais Shimabuku s'est lui rendu au Texas pour apporter de la glace à des singes des neiges déracinés dans le désert américain. À partir d'une même plante, l'hévéa, Thu Van Tran relie deux histoires d'exploitation, celle des ressources naturelles de l'Amazonie et celle coloniale du Vietnam par la firme Michelin. Marie Voignier pointe en revanche le cynisme d'un organisateur de safaris qui, page après page, déroule le récit de massacres d'animaux sauvages en Afrique sans manifester le moindre remord.

Le parcours ne passe pas sous silence le retour au vernaculaire et aux sources, comme les références à l'art préhispanique mexicain de Cinthia Gutierrez, les cultes de mort andins revus par Enrique Ramirez, ou la déclinaison sous toutes ses formes du *David* de Michel-Ange par le Chinois Guan Xiao.

Pour autant, ces allusions au passé ne sont pas teintées de nostalgie. Elles sont moins signes de replis qu'aiguillons pour dessiner l'avenir.

BIENNALE DE VENISE, VIVA ARTE VIVA, du 13 mai au 26 juin, Giardini, Arsenal, Venise, www.labiennale.org



CES ALLUSIONS
AU PASSÉ SONT
MOINS SIGNES
DE REPLIS
QU'AIGUILLONS
POUR DESSINER
L'AVENIR



Vue des œuvres
de Thu Van Tran,
Arsenal, Biennale de
Venise 2017. Avec le
soutien du ministère
de la Culture et de
la Communication,
de la Fondation
d'entreprise Ricard,
de Meessen De Clerq
(Bruxelles) et de
l'Institut Français.
Photo : Philippe
Régnier.